



le CDI  
École alsacienne

Étienne Cabet

*COLONIE ICARIENNE :  
SITUATION DANS L'IOWA  
AU 15 OCTOBRE 1853*

---

source : <http://gallica.bnf.fr>

**COLONIE ICARIENNE.**

**SITUATION DANS L'IOWA,**

**AU 15 OCTOBRE 1853.**

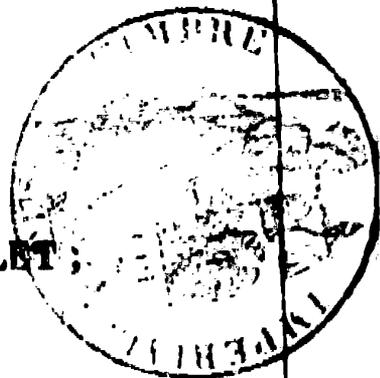
**Prix : 15 cent. — Par la Poste, 20 cent.**

**PARIS,**

**CHEZ L'AUTEUR, 3, RUE BAILLET;**

**ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.**

**Décembre 1853.**



# **COLONIE ICARIENNE.**

---

## **SITUATION DANS L'IOWA,**

**AU 15 OCTOBRE 1853.**

---

Les trois wagons expédiés le 26 septembre dernier, pour transporter dans la commune Icarienne de l'Iowa la quatrième expédition, sont arrivés dans l'établissement le 10 octobre, repartis le 16, et rentrés à Nauvoo le 28. Les nouvelles qu'ils ont rapportées sont, sous tous les rapports, très satisfaisantes, et ont augmenté l'ardeur de la communauté. Voici les rapports reçus avec un extrait de quelques lettres :

### **RAPPORT DE LA PETITE COLONIE DANS L'IOWA**

A LA

**GRANDE COLONIE DE NAUVOO.**

Adams-Country, 15 octobre 1853.

**CHERS CITOYENS,**

Après le départ de nos frères, nous nous occupons activement de faire du foin. Nous continuons jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, époque à laquelle nous croyons notre provision suffisante. Nous en avons environ 160,000 livres (cent soixante mille).

Vers cette époque nous tombons malades les uns après les autres : Louviers reçoit un coup de soleil qui nous fait craindre pour ses jours ; plusieurs de nous sont plus ou moins atteints de la fièvre, ce qui nous paralyse beaucoup pour nos travaux.

Les citoyennes Marchal et Gobel, et les citoyens Connefray, Saugé, Gobel, Busque, Vidal et Mirault sont seuls épargnés. Ceux qui sont bien portans travaillent à la confection d'une cuisine, d'une cave pour nos légumes, d'une laiterie et d'une seconde cave pour le laitage.

Marchal a fait cuire une fournée de briques ; il allait en faire une autre ainsi que de la chaux, lorsqu'il est atteint par la fièvre.

Vidal nous a fait un four pour le pain, et des cheminées à nos maisons, moitié avec des briques cuites, et moitié avec des briques sèches.

Notre chauffage est assuré pour l'hiver, ce qui nous fait bien plaisir.

Nos bestiaux sont en très bon état ; nous n'avons éprouvé aucune perte. Nous avons été obligés de tuer un de nos élèves, quoique ce fût un grand sacrifice pour nous ; mais la santé de nos amis le demandait et nous n'avons pas hésité à le faire. Croyez bien que nous considérons notre troupeau comme une chose à laquelle nous ne devons pas toucher, sauf dans les cas de nécessité tout-à-fait absolue, ce qui, nous l'espérons, ne viendra pas souvent.

Nous avons ensemencé 10 acres de blé et de seigle ; nous en aurions semé d'avantage, mais nous n'avons pas trouvé de semence ; il est bien levé et beau.

Notre récolte de maïs est assez belle ; nous espérons avoir de 3 à 400 boisseaux, et une centaine de boisseaux de pommes de terre.

Les haricots ont produit beaucoup ; nous en avons mangé tout l'été, et il nous en reste plusieurs boisseaux, après avoir sorti la semence qui nous est nécessaire pour l'année prochaine. Nous avons un peu de légumes de toutes espèces.

Nous avons commencé à extraire de la pierre. Marchal a l'opinion qu'elle sera bonne pour la chaux. Elle est à quatre milles de nos habitations.

Nous connaissons un endroit où le sable est facile à extraire.

Nous avons fait des raies de charrue sur une grande étendue de terrain pour garantir du feu une partie de nos bois, et pour assurer du pâturage à nos bestiaux.

Roy a monté la scie, il a commencé à scier et il a la conviction qu'elle ira bien. Plusieurs Américains sont venus nous demander de leur scier du bois : nous le ferons si cela nous est avantageux.

Il nous reste à construire avant l'hiver un poulailler pour abriter une centaine de poules que nous avons ; une étable pour nos vaches à lait, et une petite *log-house* pour y fumer du jambon.

Nous ne pouvons attribuer la cause de nos maladies qu'à la grande sécheresse, à l'extrême chaleur et à la nécessité dans laquelle nous nous sommes trouvés de travailler à l'ardeur du soleil.

Les maladies que nous avons eues n'ont modifié en rien l'opinion que nous avons de la salubrité du pays ; il y a cependant quelques travaux d'assainissement faciles à faire sur les bords de la petite rivière : nous les ferons dès qu'il nous sera possible.

La santé générale commence à se rétablir ; il y a encore quelques convalescents et deux fiévreux. Ces souffrances physiques de nos amis n'ont altéré en rien leur résolution et leur persévérance.

Plus nous marchons, plus nous voyons que la position que nous occupons peut suffire, aux besoins de la communauté et qu'elle peut grandir ici.

L'harmonie la plus parfaite règne parmi nous.

Ce rapport est signé par :

*Le Directeur,* KRISNIGER, agriculteur.

*Le secrétaire, par intérim,* BRIÈRE, cordonnier.

---

MARTINET charpentier, parti de Nauvoo le 3 juillet, écrit :

.... Enfin, après 16 jours de marche, nous sommes arrivés au but de notre voyage. — Le lendemain, nous sommes allés visiter

les environs, et nous avons été contents de voir de belles plaines et surtout beaucoup de beau bois.

Vous savez mon opinion sur notre établissement, par le brouillon que je vous ai envoyé. Nous sommes sur une hauteur, en face d'une rivière, à peu près comme nous sommes à Nauvoo, avec cette différence qu'ici la rivière est du côté du Nord.

Nous vivons sobrement, comme tous les colons sont obligés de faire dans les commencemens. Le matin nous mangeons de la soupe à la farine de maïs et du fromage frais; à midi, des pommes de terre ou des haricots; le soir, du jambon ou autre chose; avec cela du pain de maïs toujours frais.

Les deux citoyennes qui sont ici n'ont pas de café au lait. Elles vivent comme nous, mais tout cela s'améliorera progressivement par nos travaux.

**BUSQUE**, tailleur et cuisinier, écrit à Couloy (jeune) :

Comme toutes les contrées d'Amérique que nous avons parcourues, le pays n'a rien d'enchanteur, mais il respire la paix et nous promet l'abondance. Il semble changer les dispositions des hommes; car ici, tout le monde prend une part égale au bien commun : Enfin, on se sent plus chez soi, on sent mieux qu'on travaille pour soi; quand on manque de quelque chose, on s'en passe très facilement, et sans se plaindre. — Il y a des pays où l'on se fait un monstre du pain de maïs. Eh bien ici, avec nos barils pleins de farine de froment, nous mangeons du pain de maïs, et nous aurions voulu en manger jusqu'à l'année prochaine parce que le froment est trop cher. Et cela sans efforts, et de notre propre volonté; sans que notre direction nous le demande. Tu vois que sous ce rapport nous sommes en progrès.

Ceux qui tiennent avant tout à la bonne chère pourront dire : Ce n'est pas étonnant qu'il y a eu 14 malades; mais nous pouvons mieux juger que ceux qui sont loin, et nous ne voyons pas que la nourriture y soit pour quelque chose. Il est même à remarquer que, lorsque nous sommes tombés malades, nous n'avions plus de farine de maïs, et que nous mangions du pain de froment.

Nous attribuons plusieurs causes à nos fièvres ; d'abord le pays neuf qu'il a fallu défricher ; une extrême sécheresse, et enfin, quelques petits marais qu'il faudra assainir.

Je ne suis pas connaisseur en terrains, mais, d'après la saison que nous avons eue, s'il n'était pas bon, nous ne devrions rien avoir, et cependant, sans que notre récolte soit très abondante, nous sommes assez satisfaits de nos produits.

Pour ce qui m'est personnel, j'exerce la profession de cuisinier ; j'ai même été le meilleur boulanger jusqu'à l'arrivée de ce maudit Blanche, qui est venu me renverser de mon emploi. J'ai cependant conservé des partisans, et l'on parle de me réintégrer dans mes fonctions. Je ne sais pas comment cela tournera. Si je rattrape ma boulangerie, je te le ferai savoir par le télégraphe.

**CONEFRAY**, forgeron, écrit à sa femme :

Je puis te dire mon opinion sur notre situation, j'ai parcouru toutes nos possessions ; si nous pouvons les conserver, notre position est beaucoup plus belle que celle que nous avons au Texas. (Conefray est un membre de la première avant-garde qui est allée au Texas en 1848.) Et de plus, nous avons une petite rivière qui, malgré la sécheresse de l'été, n'a pas cessé de couler au même niveau depuis le jour où nous sommes arrivés ici (19 juillet).

Nous avons une source d'eau excellente, qui peut suffire à nos besoins, même quand nous serons plus nombreux. On y a fait un bassin où nos citoyennes vont laver.

Nous avons des noisetiers sur lesquels j'ai récolté un petit sac de noisettes que Louvier remettra à Agathe. — Je ne t'en dis pas d'avantage, les rapports que nous avons approuvés donnent tous les détails exactement.

**VIDAL**, maçon et plâtrier, écrit aussi à sa femme :

Je n'ai pas besoin de te dire combien il me tarde de te voir, mais quoique je te sache une femme résolue, je dois te prévenir que nous aurons encore des peines et des privations à supporter,

quoique cependant nous serons déjà mieux l'année prochaine. Ne crois pas que ce soit pour me plaindre ou t'effrayer, c'est pour que tu dises toujours à ceux qui veulent embellir le tableau ; qu'il faut attendre que le blé soit mûr pour le couper !

Tu me demandes beaucoup de détails sur notre colonie : je ne pourrais que te répéter le rapport approuvé par tous. On y parle de notre harmonie ; c'est un mot qui s'écrit et souvent n'existe que sur le papier ; mais je puis t'assurer qu'ici il est en action. Nous sommes tous bien d'accord, et nous avons tous l'amour du bien commun. Je n'y a point de querelle, point de critique contre la direction ni la gérance : nous n'avons pas de séance où l'on discute longuement sur les moyens de bien vivre ; elles sont remplies par des projets de travaux et des distributions d'ouvrages.

Comme nous sommes éloignés de tous les centres, nous manquons parfois de certaines provisions. Tout le monde supporte les privations sans plaintes et sans murmures.

En te disant que la société peut prospérer dans cette contrée, je ne fais que répéter ce que doivent dire toutes les lettres venant d'ici.

MIRAULT, menuisier, écrit à Blondeau.

Du jour où nous sommes arrivés ici, je n'ai pas eu une minute à perdre ; cependant j'ai profité de mes dimanches pour voir le bois et la plaine. Le bois est plus beau que je ne pensais ; la plus grande partie est en chêne rouge, avec un peu de chêne blanc. Le tilleul y est beau et en assez grande quantité ; il en est de même du noyer noir.

La rivière longe le bois, et comme nous la voyons toujours à la même hauteur, nous pensons tous qu'on pourra y établir un moulin.

Je crois que n'importe où la Société irait se placer, elle ne trouverait ni une plus belle plaine, ni un plus beau coup d'œil.

Tu me parles de noisettes, mon cher Blondeau, elles sont ici à profusion, et j'ai du regret de ne pouvoir en envoyer à tes

enfants, mais je consacre mes heures de repos à la chasse pour tuer quelques canards à nos malades.

**UTTENWELER**, charretier, écrit à sa femme :

Tu ne regretteras pas de venir, je puis t'assurer que la contrée est belle, et que je m'y plais beaucoup. J'ai couru pendant deux journées, pour voir tout, mais le terrain est si vaste, que je n'ai pas encore pu tout voir.

D'après mon opinion, je crois que nous aurons assez de bois pour nous établir ici, et pour faire quelque chose de beau.

Quant à l'agriculture, c'est comme nos amis l'ont dit, belle terre et bon sol; on pourra y planter tout ce qu'on voudra; le maïs et les pommes de terre y viendront en abondance. Quant au blé, celui que nous avons semé a très bien levé et il a une bonne apparence.

Pour l'élève des bestiaux, on peut en avoir par milliers.

Je t'embrasse mille fois, et je te charge de dire au père Cabet que je désire que tu viennes me rejoindre l'été prochain.

Enfin, le Directeur Krisinger termine sa lettre en me disant :

En résumé, ce que je puis vous dire, c'est que je vois ici un heureux avenir et une pleine prospérité pour notre Société, à la place même où nous sommes établis.

Ainsi, les rapports qu'on nous envoie de l'Iowa; les lettres qu'écrivent ceux qui y sont, soit à leur femme, soit à leurs amis, à Nauvoo, sont d'accord pour considérer la position comme convenable, et le terrain comme bon; et ceux qui ont conduit et ramené les wagons parlent dans le même sens. Tout cela nous donne l'espoir d'un plein succès !

**CABET.**